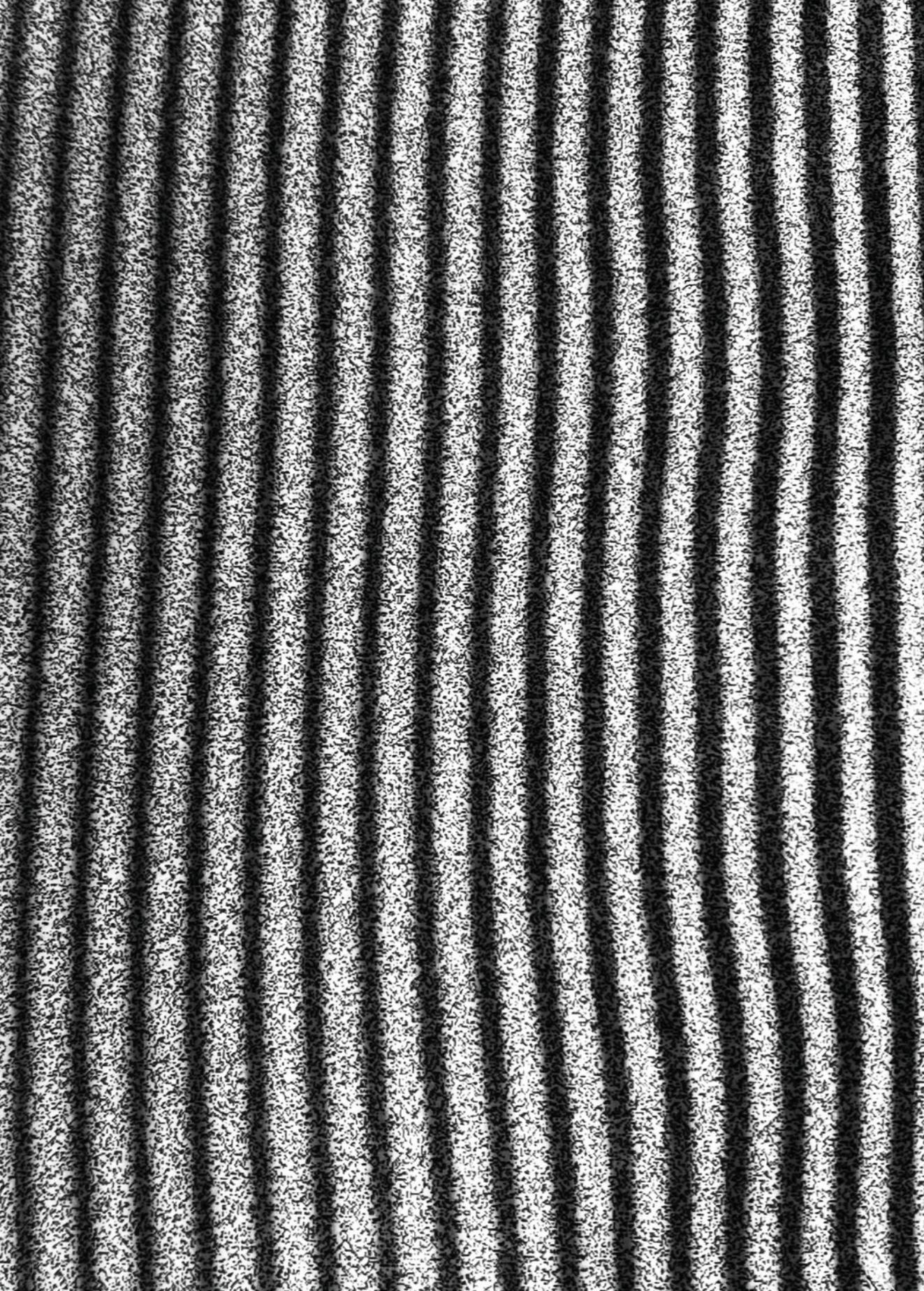


L'ÂGE D'ENCRE

Revue littéraire et artistique
du Gymnase Auguste Piccard
2021

Sommaire

Image – <i>Lydia Sahle</i>	4	Varia	
Tomber – <i>Emilie Caro</i>	6	Vie digitale – <i>Harold Yenny & Rayan Grairi</i>	32
Image – <i>Jil Cuénoud</i>	7	Image – <i>Maia Gemmet</i>	33
Okinawa – <i>Thibaud Guex</i>	8	Le fou – <i>Lea Halas</i>	34
Image – <i>Chiara Cosentino</i>	9	Image – <i>Anna Boim</i>	35
Image – <i>Virginie Emonet</i>	10	Pression maritime – <i>Marine Rouveyrol</i>	36
Image – <i>Aïna Besson</i>	11	Bêtise – <i>Ayman Rharbi</i>	37
Jurons!		Image – <i>Bai En Tan</i>	38
Nodocéphale! – <i>Abasse Lévêque</i>	12	Amour fraternel – <i>Victoria Lévy</i>	39
Image – <i>Giulio Zahnd</i>	13	Le premier amour de Kant – <i>Jonas Montenero</i>	40
Bon voyage – <i>Alicia Jaquet</i>	14	L'autre – <i>Emma Burnand</i>	41
En quête de coquille – <i>Cosima Steireif & Lilou Gubinelli</i>	16	Ode à la lune rousse – <i>Olivia Burnand</i>	42
Image – <i>Emilie Andersen</i>	17	Image – <i>Eléonore Toledano</i>	43
L'autre réalité – <i>Joséphine Nydegger</i>	18	Images – <i>Lia Schori</i>	44
Grand-père – <i>Zofia Myga</i>	20	Ponge!	
Image – <i>Pierre Gauthier</i>	21	Le chewing-gum – <i>Benoît Cuenot & Henri Moscheni</i>	46
Parole de mercenaire – <i>Morgane Rey</i>	22	La clé – <i>Alexandra Golay</i>	47
Image – <i>Aleyna Yilmaz</i>	24	La gomme – <i>Nicolas Uslu & Noé Dumez</i>	48
Bref!		Image – <i>Laeticia Cossy</i>	48
Elle – <i>Leïla Gerolimatos</i>	26	La paille – <i>Solen Brice</i>	49
Image – <i>Samuel Viscomi</i>	26	Image – <i>Ester de Jong Gonçalves</i>	50
Nuit genevoise – <i>Moïse Junior Sauser</i>	27	La mandarine – <i>Kilian Kaiser</i>	51
Image – <i>Garance Benjamin</i>	28	Le salsifis – <i>Jeevan Nydegger & Pierre Dupuis</i>	52
Au bout du fil – <i>Rachel Barras</i>	29	Le ressort – <i>Dorine Walther & Mathilde Peruzzo</i>	53
Conversation – <i>Loïse Nicolet</i>	30	Image – <i>Irène Vallélian</i>	54
Images – <i>Chloé Lambelet</i>	30	Image – <i>Lydia Sahle</i>	55
Natel – <i>Eléonore Biand & Jil Cuénoud</i>	31	Image – <i>Miranda Lemofouet</i>	56
		Quatrième de couverture – <i>Marc Desplos</i>	57
		Image – <i>Alexandra Soares Pinho</i>	64



Tomber

Emilie Caro

Inspirer. Expirer. Encore et encore. À n'en plus finir. J'avance. Je recule. J'ai peur. Trop peur. Ça me dévore. Mais pourquoi? Je l'ignore. Je la sens. En serrant mon cou. Elle m'étouffe. J'agonise. Une larme. Deux larmes. Trois larmes. Une nouvelle tentative.

Inspirer. Expirer. Continuer. Jusqu'au bout. Je m'avance encore. Un pas. Un deuxième. Trois en arrière. Une lâche. Voilà ce que je suis. Je n'en suis pas capable. J'échouerai. Lamentablement. Jusqu'à la fin. Je me dégoûte. Atrocement. Quatre larmes. Cinq larmes. Encore une fois.

Inspirer. Expirer. Plus profondément. Calmement. Je cours. Tombe. Je l'entends venir. Elle arrive. Vite. Très vite. Trop vite. La douleur. Elle est forte. Cruelle. Profonde. Je me relève. Une jambe. L'autre. J'hésite. Je recommence.

Inspirer. Expirer. Elle a disparu. Mais elle n'est pas loin. Toute proche. Elle m'attend. Elle les guette. Mes faiblesses. Trop nombreuses. La faute à qui. Stop. Se concentrer. Sur une seule chose. Progresser. Millimètres par millimètres. Centimètre par centimètre. Mètre par mètre. Non. Ça ne va pas. C'est trop rapide. J'ai le temps. Je n'abandonnerai pas.

Inspirer. Expirer. Je contrôle. Tout et rien. Exactement en même temps. Ça m'effraie. C'est trop. Je m'agenouille. Doucement. Lentement. Lâchement. Six larmes. Sept larmes. Je pensais y arriver. J'avais tort. Je ne signifie rien. Ne suis rien. Juste un piètre grain de sable. Sur une plage. C'est ça la réalité. Ma réalité. Huit larmes. Arrêt.

Inspirer. Expirer. Je rampe. Près. Trop près. Elle monte. Rapidement. La rage. La frustration. Neuf larmes. Dix larmes. Onze larmes. Non. C'est possible. Je peux le faire. J'ai raté. Tout mais pas ça. Je veux aller au bout. Je vais y arriver. Bientôt. Tout sera fini. Je serai libre. Courage.

Inspirer. Expirer. Je me relève. Fièrement. Un pas. Deux pas. Trois pas. Plus vite. J'avance. Je marche. Je pleure. Douze larmes. Treize larmes. Je cours. Encore des larmes. Je ne compte plus. J'ai mal. Très mal. Horriblement mal. Je me rapproche. J'y suis presque. Je freine. Je m'arrête. J'hésite. C'est faux. Je me lance. Une dernière fois.

Inspirer. Expirer. Je saute...



Jil Cuénoud

Okinawa

Thibaud Guex

Une coupe de saké brandie vers les cieux. Une pluie de hourras qui les accompagne. Caporal est euphorique, en liesse. Et son sourire détonne avec nos mines déconfites.

L'amour de la patrie? Rejoindre les illustres figures guerrières et courageuses sous les éloges? Mon nom gravé dans la postérité par des coups fanatiques de pinceaux? Serai-je exposé au musée comme une toile impressionniste? Ma famille se rendra-t-elle au sanctuaire? Communier, expier leurs larmes, se repentir de cette tristesse anodine?

Des pales d'un avion défectueux qui tournoient, expire un long râle. Un humain mécanisé. Un visage pâle défiguré par les entrailles métalliques implantées dans son estomac. Un cœur qui ne se battra plus. Du pus visible coule constamment de la blessure ouverte. Des mouches la colonisent comme un royaume démesuré, en ruine. Puis plus rien.

Je n'aperçois plus l'ouest menaçant! Ma boussole est à la dérive! Mon guidon n'a qu'une seule fonctionnalité! Quelle fatalité?! Silence radio...Mon voyant d'alerte basse altitude s'allume. Ma main est endoctrinée par ses maigres minutes de voltige. Elle suit le mouvement du manche qui s'abaisse.

Mes parents n'ont pas reçu de lettre. A l'époque, aucune envie de rédiger un testament. Je récite donc mes dernières paroles dans l'habitable. Je les hurle. Pour qu'elles étouffent le moteur vrombissant.

- Je suis un *Mitsubishi* en piqué! Ma volonté est aussi ferme que l'alliage d'aluminium. Du kérosène palpète, bouillonne dans mes veines!

L'océan miroite comme une dentelle de diamants étincelants. Les rayons du soleil s'y réfléchissent. Des douces flammes s'en dégagent.

- Des larmes de joie embuent mes verres. La Torii. Le portail sacré m'attend. La Takama-ga-hara. Il m'appelle avec son vert ravissant.

- Je ressens cet instant de grâce. Les fleurs de cerisier sont en train de m'embaumer. J'implose. Je suis la Bombe humaine.



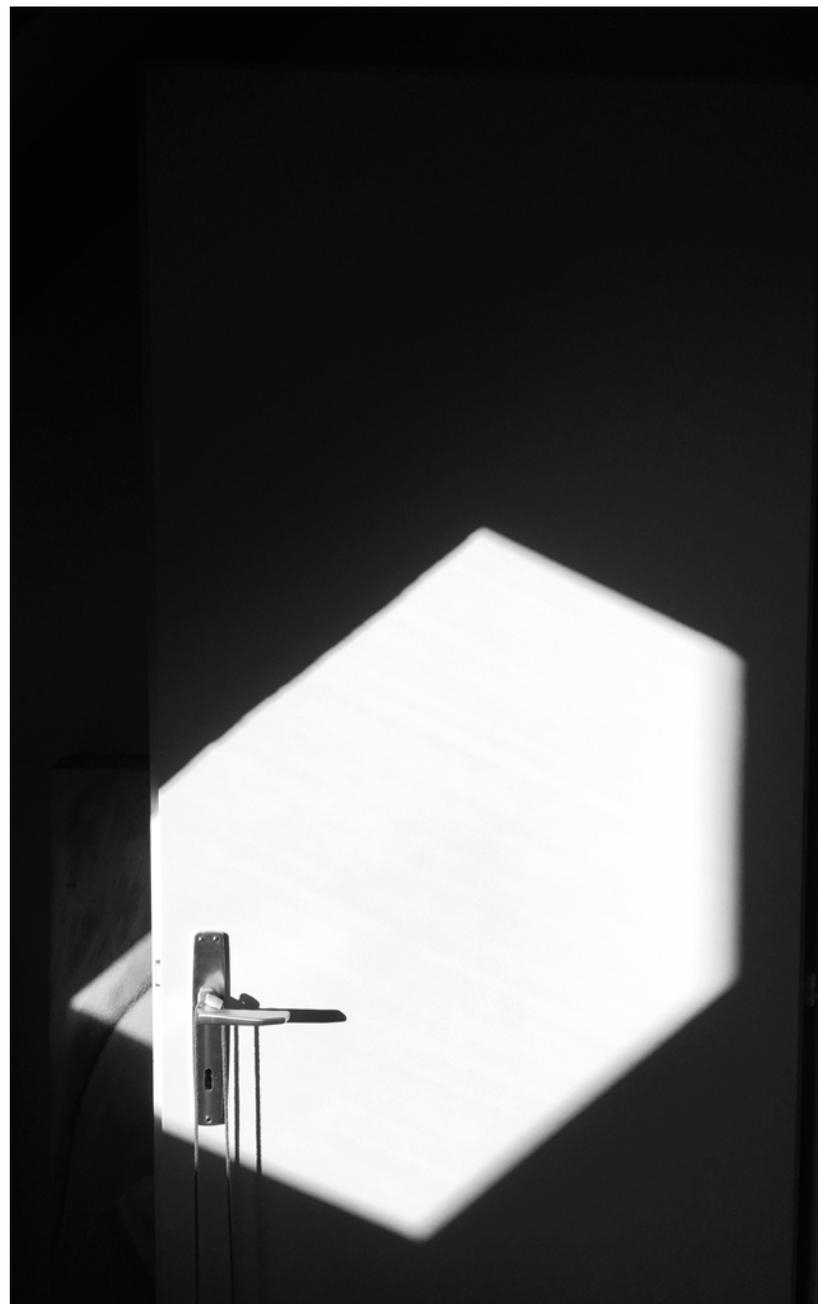
Chiara Cosentino





↑
Virginie Emonet

Aina Besson



l'âge d'encre

NODOCEPHALE !

Abasse Lévêque

«Nodocéphale» ! C'est par ce terme obscur,
Cette adresse cinglante, mélodieuse et vive,
Frappant brusquement mon oreille inattentive,
Bercée par les bruits embrassés et impurs,

Du bus de cinq heures, que mes doux songes moururent.
Dominés par le doute, ma belle âme pensive,
Mon esprit rêveur, cherchèrent, dans cette invective,
Le sens et la raison d'une parole si dure.

J'attribuai ce terme au vieillard fatigué
Assis en face de moi, occupé à gronder
L'insolence d'un garçon, qui dans une algarade

Avait atteint son cœur et touché son honneur.
La réponse fut rapide, et le mot ravageur,
Penaud, l'enfant regrettait sa fanfaronnade !

l'âge d'encre



l'âge d'encre

↑
Giulio Zahnd

Bon voyage

Alicia Jaquet

Comment, dites-vous ? Est-ce que je souhaite avoir des enfants ? Est-ce que j'aimerais me plier à une convention sociale égoïste qui consiste à procréer pour posséder davantage ? Non merci, certainement pas. Ne me regardez pas de la sorte, avec cette tête décontenancée ! Tout individu n'adhère pas obligatoirement à la volonté de reproduction générale. Certes, cette volonté me permet de vous répondre, mais je ne la soutiens nullement. J'estime simplement qu'avoir des enfants offre un moyen de comparaison : voici à nouveau un problème fondamental de notre nature. Faire perdurer l'humanité : en voilà une drôle d'idée ! Un enfant constitue un élément fort de comparaison : votre bébé sera-t-il plus beau, plus intelligent ou plus habile que celui de votre voisin ? La voici, la réelle problématique. Le souhait d'enfanter résulte d'une loi sociale qui affirme ceci : tout ménage atteint la sérénité exclusivement lorsqu'il est complété d'un enfant.

N'avez-vous jamais plaint un couple, dont vous veniez d'apprendre l'infertilité ? Ne me mentez point, je suis convaincue que ce sentiment s'apparentait à de la pitié. Vous ne vous êtes pas questionné s'il souhaitait donner la vie, vous vous êtes plutôt apitoyé sur son sort : ce couple ne sentirait donc jamais l'épanouissement total, puisqu'il serait dans l'incapacité de posséder une progéniture. Le terme posséder vous choque ? Ne faites pas l'innocent, vous êtes aussi conscient que moi qu'un enfant s'apparente plus à une possession qu'à un être humain en soi. Que signifient enfin ces sourcils froncés ? Ne vous offusquez guère, laissez-moi au moins justifier ces propos de paltoquet.

Que le bonheur et le respect d'autrui s'acquièrent par le biais de la progéniture, soit. Vous ne cherchez dans ce cas aucunement à offrir la vie à un être humain, mais bien à vous satisfaire et à réduire une sorte de vide en vous. Je sais que vous voyez exactement de quel vide je parle, ce regard mélancolique ne trompe jamais. Bref, je dis simplement ici que cet enfant sera le fruit de votre morosité ou de votre obsession du regard de l'autre. Je déclare même, et pardonnez-moi si cela vous offense, qu'il s'agit d'un choix pleinement égoïste. Ne vous êtes-vous jamais figuré que votre mort serait plus sensée que votre vie ? Le suicide ne vous a-t-il jamais traversé l'esprit ? Ne me mentez point, je connais déjà votre réponse. Je peux vous affirmer sans nul doute qu'elle est commune à l'entière du genre humain. J'estime que la procréation résulte d'un acte égoïste car, lorsque l'enfant sera en âge de comprendre l'absurdité de son existence, il souhaitera alors ne jamais l'avoir entamée.

J'ai moi-même pesé les avantages et les inconvénients de cette existence pour réaliser son absurdité. N'avez-vous jamais lu Camus ?

Ma question de fond est la suivante : la vie vaut-elle la peine d'être vécue si elle relève uniquement de mélancolie, de douleurs et de pressions ? Je vois que vous ne suivez plus mon raisonnement mais concentrez-vous bien, je vous prie. Si vos parents ne vous avaient jamais donné naissance, que vous faisiez encore partie du néant, vous n'auriez pas expérimenté l'amour, certes, mais vous n'auriez jamais souffert non plus, puisque vous seriez inconnu à ces sentiments. Vous ne pourriez définir ce qu'est un sentiment, car vous ne seriez rien. Voilà pourquoi il faudrait en premier lieu vous demander si vous serez prêt à avoir cet enfant, même si cela vous afflige d'être témoin de ses souffrances, pour lesquelles il vous rendra responsable un nombre incalculable de fois. Il n'aurait pas tort, puisque vous n'auriez nullement pris en considération l'absurdité de sa vie, dont il prend conscience progressivement. Loin de moi l'envie de vous culpabiliser, mais prenez bien en compte toutes les données que je vous transmets actuellement avant de vous lancer.

Vous m'avez l'air pressé... votre train ? Oh, évidemment. Pardonnez mes digressions, vous voilà assis à m'écouter depuis si longtemps. Je perds la notion du temps parfois. Où vous dirigez-vous ? Bordeaux ? Une ville formidable et fort tranquille, qui vous laissera sans aucun doute méditer sur votre envie de... quels étaient vos mots exactement ? C'est ça, fonder une famille. Enfin, bon voyage ! Ce fût un plaisir de discuter avec vous, Monsieur.

En quête de coquille

Cosima Steireif & Lilou Gubinelli

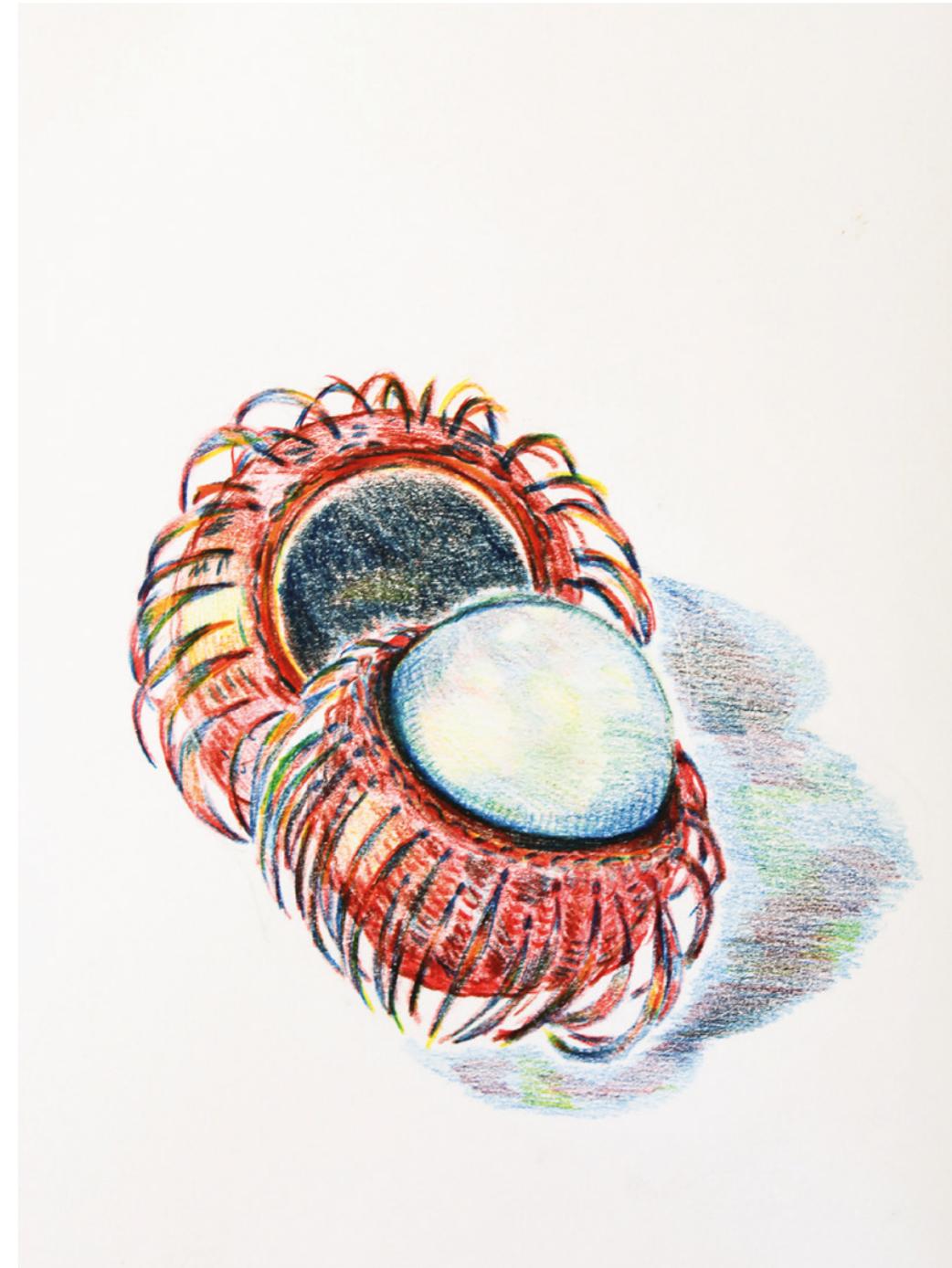
Quelques jours plus tard.
- Bienvenue à cette cérémonie annuelle! Nous voici réunis ici-même où nos ancêtres, durant des centaines d'années, se sont réunis et ont perpétué la tradition. Je suis Bernard l'Ermite III, je vous propose donc de me présenter vos papiers de coquilles que je garderai soigneusement près de moi.

Ils s'assirent en rond. L'angoisse se ressentit auprès des Bernard. Tous savaient ce qui les attendait si l'un d'eux pesait plus que les autres... La mort s'en suivrait et leur coquille leur serait retirée. Bernard l'Ermite III regarda les documents et constata que Pagurus avait exagéré avec le sucre. Ce fut le défunt du jour.

- Chers confrères! La victime du jour est Pagurus, je tenais à vous...
- Nodocéphales! Voleurs de coquille! Vous n'êtes que des paltoquets!
- Allons calmez-vous... c'est la tradition....
- J'en ai ras-la-mer! Vous n'avez qu'à aller chercher vous-mêmes votre coquille!

Il tenta de s'enfuir. Tenant à sa vie, Pagurus décida de sauver sa peau en se cachant dans une tige de bambou non loin de là.

Mais les autres pagures furent plus rapides et l'encerclèrent. Ils le sortirent de sa carapace. Il mourut ainsi délesté par ses compagnons.



L'autre réalité

Joséphine Nydegger

On s'était dit qu'on ne serait pas de ces nodocéphales
qui de l'intérieur ont pourri
qui bossent à longueur de journée pour que dalle
qui depuis la nuit des temps n'ont pas ri.
On s'était dit qu'on se ferait la malle
du vélo au nord de l'Italie.
On voulait ne plus avoir mal
un instant oublier nos soucis.

On s'était dit que c'était pas ça la vie
de cette réalité on voulait s'échapper
parce que y en avait d'autres qui devaient exister,
au fin fond de nos pensées.
Briser ce putain de mur qui nous sépare de notre bonheur,
ce mur qui se resserre de plus en plus,
sans qu'on puisse lutter,
sans qu'on puisse crier,
ce putain de mur qui nous fait suffoquer.

On n'avait plus goûté à la banalité, la médiocrité, la rationalité,
la normalité, à vivre comme ça, sans penser. Autant se faire cloner.

On s'était dit qu'on se souciait trop
des choses futiles
presque inutiles ;
laissez-nous tranquilles.
C'est pas ça qui compte vraiment,
c'est d'être porté par le vent
d'être indépendant du temps.
L'euphorie en dansant.

Puis on s'est dit, viens on s'enfuit
loin d'ici
jusqu'à en perdre le souffle
sans jamais perdre l'espoir
juste nous pour y croire

notre musique intérieure qui résonne
qui se mélange aux feuilles d'automne ;
comme nous elles tourbillonnent -
une danse contre le monotone.

Quelques pensées en suspens,
personne ne nous entend
j'crois qu'on l'a fait
tuer le temps.

Dans nos têtes c'est la tempête,
nos pensées, aussi, font la fête.
Et c'est ce qui nous fait être.

Ces pensées en fouillis
celles qui nous traversent
ces pensée enfouies
tombant en averse.

Mouillées de la tête aux pieds
submergées et obstinées
mouillées de la tête aux pieds
emplies de légèreté,
nos âmes plurielles se sont emmêlées.

Et on a trouvé
l'autre réalité
celle où le mur ne pourra plus nous rattraper.

Grand-père

Zofia Myga

Lorsque j'étais petit, je passais beaucoup de temps avec mon grand-père maternel, le père de ma mère. Il avait toujours été un modèle. J'aimais le regarder fumer son cigare dans le salon, sous le regard réprobateur de ma grand-mère. Le voir la faire valser dans la cour, sous l'ombre des tilleuls. J'aimais jouer aux échecs contre lui.

Lorsque je faisais une bêtise, il rigolait et me traitait de nodocéphale. À l'époque, j'avais sept ans, ce mot ne faisait pas partie de mon vocabulaire. Mais je n'avais jamais osé lui en demander la signification.

Un jour, tout bascula. D'apparence, un jour comme les autres. Je m'étais réveillé tôt, devant même les rayons du soleil. J'étais allé prendre mon petit-déjeuner, en attendant que ma mère me rejoigne et que l'on décide du programme de la journée. Ce moment n'arriva jamais.

Le téléphone n'apporte que de mauvaises nouvelles. C'était lui qui avait annoncé le renvoi de ma mère, l'incendie de la ferme, la maladie de ma grand-mère.

Et ce matin de juillet, ce fut lui qui annonça le décès de mon grand-père. Je m'en rappelle comme si c'était hier.

Driiiiing, driiiiing.

Cette sonnerie funeste avait résonné dans toute la maison, longtemps. Je n'osais pas décrocher, je me contentais de regarder l'appareil vibrer sur son socle. Après quelques minutes, qui auraient pu être des heures, ma mère descendit les escaliers en courant, en peignoir et chaussons. Sa main tremblait lorsqu'elle prit le combiné, et le plaqua contre son oreille. Les larmes ne mirent pas longtemps à couler le long de ses joues. Je me mis à pleurer à mon tour.

Le téléphone reposé, ma mère me prit dans ses bras. Elle me berça, comme si j'étais encore enfant.

-Grand-papa est mort, chuchotait-elle.

Je sentais dans sa voix qu'elle ne voulait pas y croire. C'était une mauvaise blague, un canular. Mes larmes redoublèrent d'intensité.

- Grand-maman m'a dit qu'il t'a laissé une lettre. Tout ira bien, je te le promets. Elle n'y croyait pas.

La lettre me parvint le jour de l'enter-

rement. Ma grand-mère en personne me la donna.

Pendant l'office, alors que tout le monde regardait ailleurs, je décachetai l'enveloppe et me plongeai dans ces mots, tracés de cette écriture penchée que je connaissais si bien. Ils se comptaient sur les doigts d'une main.

« Ne deviens pas un paltoquet. » J'éclatai de rire.



↑
Pierre Gauthier

Parole de mercenaire

Morgane Rey

-Salopard, sacripant, souillure que tu es! Comment oses-tu me blesser dans mon incontestée supériorité! J'ai fait appel à toi pour ne pas devoir me trainer dans les pattes un paltoquet du genre de celui que tu t'es finalement révélé être!

-Que sa Seigneurie m'excuse, mais hormis moi, devant vous, il n'y a personne. Insinueriez-vous que je ne suis qu'un incapable, un débutant menteur qui ne mérite pas votre respect? Et si je suis, comme vous le dites si bien, un paltoquet, sa seigneurie ne peut être blessée que par son choix, que seule ma réputation, et non mes compétences, a motivé. Si, à vos yeux, une seule journée de retard sonne comme un échec, la souillure ne s'adresse ni plus ni moins, Monsieur, qu'à un nodocéphale.

-Si cette seule journée de retard est effectivement un échec à mes yeux, c'est pour la simple raison d'une promesse que tu m'as faite: trois jours! Quatre se sont écoulés, et il n'aurait pas fallu une heure au meilleur pour venir à bout de ce pauvre travail que je t'ai demandé.

-Une heure pour se faire découper en rondelles, trois jours pour abandonner et disparaître, c'est tout ce que tous ceux que vous considérez comme les meilleurs auraient donné! Je suis revenu vivant, avec eux quatre, vous n'allez pas me blâmer d'avoir sans effort surclassé ce que vous auriez dû espérer.

-Tu m'as menti, et tu sais bien mon cher que, dans cette charmante bourgade, m'abuser te rend condamnable à mort, ce qui m'arrange bien, car je pourrai te pendre en me roulant dans l'or que l'économie de tes honoraires m'aura laissé. Gardes!

-Vous me croyez donc si crédule et ignorant, mon cher? Vous me sous-estimez donc tant que ça? Vous serez alors heureux d'apprendre que vos gardes sont morts, et que vous êtes seul face à moi! Soyez aussi heureux d'apprendre que je n'ai pas besoin de mes honoraires: un autre, ou devrais-je dire quatre autres, me payent le double.

-Ma garde, ma garde, est morte...

-Vous me croyez! Bravo! Maintenant si vous pouviez faire tous les efforts du monde pour ne pas hurler, cela me ferait tellement plaisir! Les cris des gorets qu'on égorge n'ont jamais été très agréables à mes oreilles!

-Que... que fais-tu? Éloigne-toi! Je... je te donnerai tout l'or de la province si tu le souhaites!

-J'apprécie votre offre, néanmoins vos supplications ne servent à rien: en effet, les caisses sont déjà vides, et je dirai que, hum, la moitié est dans ma poche. Vous conviendrez donc qu'il ne vous sert à rien de me promettre quelque chose que j'ai déjà pu prendre, n'est-ce pas? Actuellement, la dernière chose que vous possédez et que je peux vous prendre est votre misérable vie, et je ne suis pas du genre à me priver de ce que je peux m'offrir. Après tout, j'ai fait ce que vous m'aviez demandé: les quatre sont dans les sous-sols de votre magnifique palais. Et même s'ils ne sont pas vraiment arrivés ici comme vous l'aviez demandé, tout travail mérite salaire. Ce n'est quand même pas ma faute si votre garde est complètement incompétente, si? Vous vous taisez, étrange. Dans l'espoir que la sidération ne vous quitte pas trop vite, Monsieur, j'espère que le paradis vous accueillera, car je ne souhaite pas vous retrouver dans l'enfer qui m'est destiné. Avec mon respect, bon voyage.



↑
← Aleyna Yilmaz

l'âge d'encre

Elle

Leïla Gerolimatos

Elle est arrivée.
Elle m'a arrachée.
D'entre je ne sais quels bras.
Elle hurle en moi.
Par-dessus les vagues.
De je ne sais quel paysage.
Elle dévore mes sourires.
Elle estompe mes plaisirs.
Elle peint avec mes idées.
De tristes journées.

Elle.
L'Angoisse.



Samuel Viscomi →

Nuit genevoise

Moïse Junior Sauser

J'aperçois sur le quai des passants se dépassent,
Le bateau dans la rade a passé le jet d'eau ;
Sur le pont supérieur je rassemble un jeu d'as,
Dans la nuit plus un bruit on ressent un complot.

Les esprits sont fermés, personne ne se regarde
Depuis la claire-voie on entend un bruit sourd ;
Le moteur stoppe net, les gens sont sur leurs gardes
Un crime assourdissant du sang sur les tambours.

A bord un criminel chacun devient suspect ;
Pour mener l'enquête les papiers sont saisis,
Un homme s'annonce pour mettre fin au méfait
Nous voilà sur le lac dans un bateau meurtri.

J'aperçois sur le quai les passants se dépassent,
Le bateau du jet d'eau a rejoint Mont-Repos ;
Sur le pont inférieur l'aspirant outrepassé
Son regard en dit long, le sang du mécano ;

L'argent plein les poches c'est l'objet de son acte,
L'homme qui enquête n'est pourtant pas naïf ;
Il tient le paltoquet son butin est intact
Le criminel c'est lui c'est bien affirmatif ;

Cependant sur le lac le bateau sans moteur
A pris la direction que le vent lui indique ;
Au loin les secours viennent pour les voyageurs
Cette nuit à jamais complètement mythique.

J'aperçois sur le quai les passants se dépassent,
Le bateau n'est plus là
mais déjà le jour se lève...



↑
Garance Benjamin

Au bout du fil

Rachel Barras

Allô ?

- Qui est-ce ?

Quelqu'un.

- Je vous connais ?

Oui.

- D'où ?

Je traîne avec vous.

- Quand ?

Tout le temps.

- Je ne vous vois pas.

Normal.

- Êtes-vous humain ?

Oui et non.

- Que représentez-vous ?

Le vide.

- Êtes-vous là ?

Oui. Je suis un fantôme.

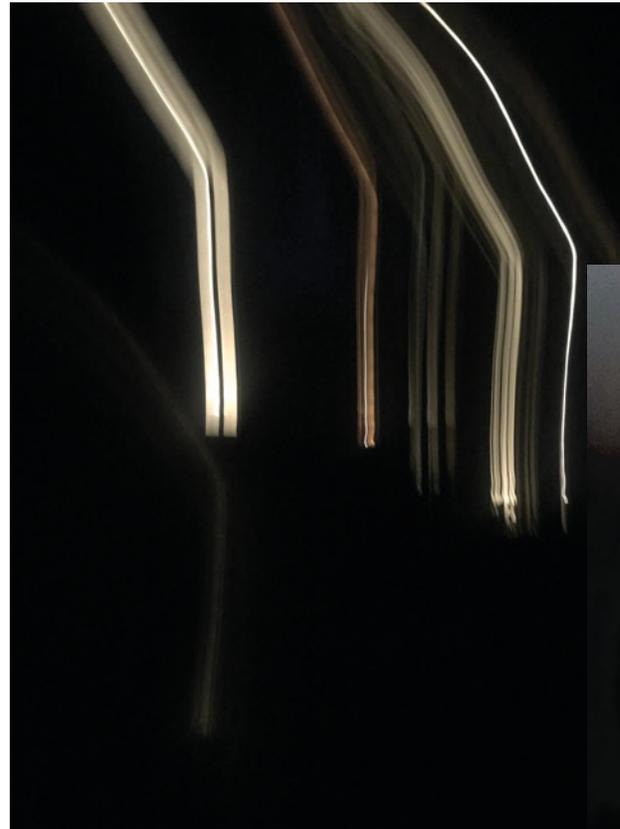
Le fantôme de votre ennui.

Conversation

Loïse Nicolet

- Hein !
- T'es sérieux là ?!
- Hein ?
- Quoi ?
- Non, mais t'as dit quoi ?
- Bah, j'sais pas moi !
- Mais quoi ? Comment ça tu sais pas !
- Hein ?
- Ahh mais arrête !
- De quoi ?
- Arrête !
- Héhé !
- Comment ça ?
- C'est comme ça !
- Mais quoi ??
- Hein ?
- De qui ?
- T'as dit quoi ?
- Rien, laisse-moi !
- Mais c'est qui ?
- Bah j'sais pas moi !
- Ahhhh !
- Quoi ?
- Bon ciao !
- Ouais, c'est ça ciao !

l'âge d'encre



↑
Chloé Lambelet →

Natel

Eléonore Biand & Jil Cuénoud

Natel ! Tu es le roi de nos jours, captieux !
Dont la lumière nous menace et nous dit :
« Allume-moi ! ». Ebloui, mon œil s'ouvrit !
Informé, désormais, de leur vie à eux.

Surprenant, connecté avec le monde entier ;
Défauts ! Tous étouffés derrière un filtre,
Attirant les admirateurs comme un philtre,
Tout ce beau monde finissant asphyxié !

Sur les réseaux sociaux tant admirés : choc !
Aux yeux de l'humanité, ces beaux fessiers,
Chaque instant, toujours plus de vulgarité !
A quoi bon, tous se moquent, à notre époque !



l'âge d'encre

Vie digitale

Harold Yenny & Rayan Grairi

Quoi ? Encore ? C'est toujours la même chose avec toi !
Je te sens dans ma poche, je le sais, tu me suis !
J'ai pourtant essayé mais je ne t'ai pas fui !
Tout le temps tu es là ! Quand je dors tu me vois ?

Ton utilité m'est certes impressionnante !
Sans ta présence, peut-être, ne serais-je rien !
Tu dis vouloir créer un maximum de liens !
Mais à toujours scruter, au final tu me hantes !

Comment ai-je pu, pendant des années, m'en passer ?
Alors qu'avec toi je ne vois pas le temps passer !
Le sais-tu, que j'adore tant te détester ?
Car de maintes situations tu as su me tirer !

Ce qui a mis du temps à paraître, balayé !
Désormais avec toi, un ouvrage s'écoute !
La forme manuscrite va disparaître sans doute !
Si je lisais un bon livre, saurais-je l'apprécier ?

L'âge d'encre

Maïa Gemmet



Le fou

Lea Halas

Il est fou! Regardez-le! Il court, il danse, il chante devant tous ces gens! N'a-t-il pas honte? Le pauvre, tout le monde le dévisage! Je l'ai vu l'autre jour, il avait même les cheveux roses! Aujourd'hui, il les a verts! Il se prend pour un ado! Un idiot! Un clown! A son âge, il faut un peu de sérieux! Ça ne m'étonne pas qu'il n'ait pas de travail! Le malheureux, il n'a ni femme, ni enfant! Est-ce normal? Ce n'est pas une vie ça! Que fait-il de ses journées? Il a l'air pourtant si heureux! Et s'il l'était vraiment? Il a toujours le sourire! Il rigole tout le temps! Et si c'était ça la vie? Ils l'insultent, le critiquent! Mais il fait ce qu'il veut! Il s'en fiche du regard des autres! Il me l'a dit! Il m'a dit que la routine l'a détruit! Que le travail l'a détruit! Que les gens l'ont détruit! Que fait-il maintenant? Il crie qu'il est libre! Il crie qu'il s'est réveillé! Il m'a dit qu'on vit mieux en étant soi-même! Un jour, je ferai comme lui! Mince! J'ai pas vu l'heure passer! Ma patronne va m'engueuler! Je n'ai pas envie! Pas envie d'y aller! Et si je restais ici? Courir! Danser! Chanter! Comme lui.

L'âge d'encre

Anna Boïm →



Pression maritime

Marine Rouveyrol

Toi aussi tu aimes les calamars ? J'en raffole ! Je trouve cela tellement surprenant et mystérieux ! Dis-moi, es-tu plus calamar ou chien sarcophage ? Question difficile ! Sauras-tu y répondre ? Sauras-tu prendre une décision ? Sauras-tu choisir ta voie et te développer en fonction de tes ressentis ? Selon moi, oui ! Mais ne sois pas trop confiant ! Ne prends pas de décisions hâtives ! Take your time ! Qu'en penses-tu ? Aie confiance en moi ! Confie-toi à moi sans retenue ! Débarrasse-toi de ta coquille ! Ouvre-toi telle une huître, prête à être engloutie ! Ne serais-tu pas un peu timide ? Sur la retenue ? Quel dommage ! Quelle indignité ! Sois plus ouvert ! Ne fais pas le bigorneau ! Agis comme un homme ! Un homme courageux ! Décidé ! Mais ne fais pas le lamantin ! Veux-tu ?

Bêtise

Ayman Rharbi

La terre croquante, les chips verdoyantes
Craquelée en morceaux, les forêts chantent
Dans ce globe fragile, craquant est l'argile
Dans des mers de palme, dans ces jungles paisibles.

Un oeuf d'autruche meurt dans ces mers agitées
Le climat se réchauffe quand les coeurs sont gelés
L'enfer sur terre, les péniches grelottent sur les lacs
Ô pays ! Parlez-nous, videz donc votre sac !

Une écharpe enroulée, telle est la terre
Un marchand de sable marchant sur le Caire
Ô humain, ne vois-tu donc pas que les cieux grondent ?
Aussi bête qu'une chips, ainsi est le monde.

Bai En Tan



Amour fraternel

Victoria Lévy

- Mortecouille!
- Chiabrena!
- Orchidoclaste!
- Oh! Non!
- Oui, c'est bien cela, or-chi-do-claste!
- Espèce de p...
- Tu n'oseras pas le dire.
- Pal...
- Père l'interdit, tu n'oseras pas.
- Palteuquet!
- Haha! C'est paltOquet, tu es un tel philistin que tu n'as même pas réussi à le prononcer de la bonne façon, petit gougnafier.
- Eh bien non, je t'ai eu! J'ai fait en sorte que ce soit toi qui me le dises. Maintenant, je peux aller rapporter à père et c'est toi qui te prendras un coup de fouet! dit Camille en souriant.
- Flagorneur! Je te hais! Je m'en vais!

Au moment de monter dans la charrette, son pied trébuche sur la vieille planchette, il bascule en avant vers le cheval. Il essaye de s'accrocher à lui, mais l'animal lui donne un coup de sabots dans la mâchoire. Il s'effondre sur le trottoir sale aux pavés irréguliers qui achèvent son dos jusqu'alors épargné. Camille entre en scène et se précipite sur son frère.

Alors qu'il est accroupi près de lui, il devine une ombre monter peu à peu le long de son corps et de celui de son frère étalé par terre, jusqu'à les engloutir tous les deux, entièrement.

- Vous êtes-vous encore battus?

Camille reconnaît instantanément la voix sèche et dure de son père.

Ainsi vécurent ces deux frères, comme tant d'autres, à jamais partagés entre le jeu et la guerre.

Le premier amour de Kant

Jonas Montenero

A Königsberg, les corbeaux
Surveillent Kant lors de sa promenade.
Une demoiselle... — oeuillade!
Rougisement ! — arrive... et des yeux beaux

Et des pensers anormaux :
Elle s'approche... Elle est belle ; il parade,
Tendu, pantois, l'air malade
(Le critiqueur lui-même en perd ses mots !),

Et lui met l'eau à la bouche !
Elle s'approche... — et la voilà qui touche
Sa main ! (Kant est en émoi :

Que doit-il faire ?) Et, la lèvre vermeille,
Elle lui glisse à l'oreille :
« Sois ma raison pure pratique... — Quoi ? »

L'autre

Emma Burnand

J'écoute. J'écoute, pourtant je n'entends que le tintement de mes larmes.
Elles s'écrasent au sol. Rythment ma peine. Elles s'étirent, ces épuisettes à
bonheur. Déambulent le long des courbes difformes qui tracent mon corps.
Elles s'attardent dans les flots du désespoir. Je voudrais y plonger. M'engouffrer
dans des recoins sombres. Toucher le fond. Laisser ce corps qui m'a été
attribué à la surface. Loin des autres. Loin de moi. Y trouver le bonheur, enfin.

Puis, il y a l'autre. Cet étranger qui me toise de l'autre côté de la vitre. Ses yeux
sont gonflés par les pleurs et les remords. Son sexe me répugne. Mes yeux
s'attardent sur ses seins. Sa poitrine imposante me donne des haut-le-cœur.
Ses formes prononcées me dégoûtent. Je détourne mon visage. Son regard
me hante, comme un mauvais rêve. Ma respiration se bloque. Je voudrais
sortir de ce cadavre. Retirer ce costume qui me colle à la peau. Qui m'étouffe.
Tout se confond. En commençant par ma naissance. L'attribution de mon
genre. Des souvenirs d'enfance. Les changements de mon corps. Mon dégoût
de moi-même. Mon envie d'appartenir à un groupe. Ma sexualité en vrac. Mes
désirs. Et ces mots qui tournent en boucle dans ma tête. Je. Veux. Être. Un.
Homme. Dans un élan de folie, je prends le premier objet qui me vient. Une
chaise. Débris au sol et gouttes de sang. Je distingue encore ses traits dans le
reflet d'un fragment de miroir.

Ode à la lune rousse

Olivia Burnand

Ô lune rousse ! Morte dans la nuit !
La Dame à la faux loin t'a emportée ;
Ta beauté de feu, chue dans l'oubli.
Mon cœur a souffert, Amour m'a saignée,
Mais il demeure où le souvenir luit.

Ô fleur du passé ! Ton parfum me charme
Et s'immisce en moi. Quelle sainte odeur
Que celle envolée ! Oh ! Je rends les armes,
Je te tends mon sein : ravis ma douleur !
Viens boire le fleuve où chantent mes larmes.

Sans elle qui brûle à mes côtés, pleut
Un chagrin bleuté et, la bouche bée,
Je bats le pavé, je scrute les cieus,
Espérant trouver ses beaux doigts de fée
Dans les océans du soir ténébreux.
Ta chaleur d'antan, cruelle, me livre
Toute nue aux mains d'un supplice d'or :
Je vois tes lèvres aux saveurs de givre
Qui figeait mon âme, et ton aube dort
Aux portes de mes veines quand pulse, ivre,

Mon sang en détresse. Un gémissement
S'élève, linceul à la peau ambrée,
Du sombre cercueil, tel le triste chant
De la Colombe noirement ailée,
Et apporte tes mots au temps qui ment.

Je me souviens de toi. Neige la fièvre
Des désirs profonds qui ne restent sourds,
Crie aux étoiles, —célestes orfèvres—,
La fleur pâle des rosées des jours,
Que le deuil jaillit, vif comme un lièvre.

Ô lune rousse ! Ranime un soupir !
Que je puisse voir ta flamme éveillée.
Mon puits ne peut plus du tout se remplir.
Reviens, Séléné, reine des nuées,
Ou sur ta tombe je viendrai mourir.



← *Éléonore Toledano*



↑
← *Lia Schori*

Le chewing-gum

Benoît Cuenot & Henri Moscheni

De l'anglais chewing-gum, ce bout de plastique garde un aspect multiple.

Sorte de caméléon, il n'a cependant que la couleur de l'artifice. Langue caoutchouteuse qui s'étire, il privilégie pourtant l'aspect du comprimé, bien qu'il en ait l'usage opposé. Surface lisse ou moelleuse, on s'y risquerait sans problème, attiré par le fumet *tutti frutti* qui en émane.

Mais ces qualités extérieures attrayantes ne sont qu'un leurre ; car la véritable forme du chewing-gum est cachée en son intérieur, incolore et inexplorée. On le mâche puis l'avale pour les plus téméraires, mais on s'accorde à dire qu'il est plus judicieux de le ressortir de la bouche après utilisation. Il ressort ainsi sans avoir eu d'effet apparent, ne serait-ce qu'un changement d'arôme sur la langue, plus sucré ou même mentholé. La boule moelleuse résultante est désormais inodore et peu appétissante, comme drainée de toute vie par la mastication constante.

Sur les pavés sont amassées les gommes à mâcher qui nous rient au nez lorsqu'on a le malheur de les écraser. Véritable constellation citadine, elles sont à leur manière un reflet industriel du ciel nocturne.

La Clé

Alexandra Golay

La clé, entre clos et entrée, est un mot bien trop simple pour un objet si compliqué. Etant donné que sa dernière consonne s'est perdue avec le temps, la langue française a décidé de nous donner un double des clés. Clé de voûte ou clé d'un coffre, ce bout de fer troué, rayé et denté est bien plus précieux qu'il n'y paraît car il ouvre un univers spécifique, une serrure unique. La clé isolée est discrète et se perd facilement ; lorsqu'on la perd, on se retrouve à la porte. Mais lorsqu'elle est entourée, cette dernière provoque un brouhaha pas possible, comme pour se démarquer des autres. Enfin, la clé, avec ses reliefs montagneux, ses dents blanches aiguisées prêtes à mordre la serrure, est à la fois commune et unique. Bref, que ce soit clé anglaise ou clé de bras, l'important reste de bien serrer.

La gomme

Nicolas Uslu & Noé Dumez

Ennemie de la mine la gomme lamine le crayon.

Rectangulaire dans sa forme naïve

Elle gît à côté de son ennemie dans la poche à outils.

Vie plus longue que lui, devant qui les mots, sur le papier lisse, palissent.

Comme unique action, en compagnie d'autrui, effacer l'esprit gris.

Galet érodé.

Mine de rien, le reste s'est perdu à la gomme.



Laetitia Cossy →

La paille

Solen Brice

De forme cylindrique, allongée, cet ustensile est de hauteur à ce que le buveur ne doive se pencher. C'est un outil de transfert : grâce à la pression de l'air le liquide circule de façon éphémère de sa première extrémité au sol d'un verre jusqu'au débouchement d'une rencontre salivaire.

DES RAINURES EN ACCORDÉON SE RAFLENT ET SE TORTILLEMENT EN UN RONNEMENT RÂLEUR POUR PERMETTRE L'ARRANGEMENT DE SA RAIDEUR (LUI EVITANT AINSI DE RADOTER).

A ne pas confondre avec son homonyme végétal qui s'attribue mieux le mot : en effet, on y entend le son des tiges de paille qui se frottent entre elles. Contrairement à la paille, la paille n'est pas uniquement de couleur paillée. Plus jeune et gaie, on ne la brise pas. L'une aide au fourrage des bêtes, l'autre à l'abreuvement de l'homme. Patience lecteurs ! Vous pourrez bientôt aller siroter.

Mais avant de vous envoyer à la paille, prenons une dernière inspiration... Hélas ! Plus rien ne me vient à la bouche... Peut-être ai-je trop mordillé son bout ?... Encore peut-elle s'estimer heureuse d'avoir été mâchée : sa vie d'immortelle plastique met l'homme sur la paille !

La mandarine

Kilian Kaiser

La mandarine, parfois nommée "Gän jù", ressemble à sa grande sœur. Citrouille ayant reçu un peu de magie, rapetissée, non agrandie. Surface devenue plus rugueuse et brillante, elle se confond avec notre astre. Pourtant c'est une fausse sphère, déformée par son étoile qui l'a nourrie et le trou noir qui la replie. Lorsqu'un ongle trop proche entre dans son champ d'attraction, il vient pénétrer et décoller sa croûte gazeuse, laissant échapper de son cœur un rayonnement intense qui vous attend à la bouche. Parfois vous pouvez assister à quelques éruptions solaires qui viennent vous rincer les yeux. Vous découvrez alors son fruit interne tel un melon en fusion qui se

sépare en sachets remplis de magma sucré et rafraichissant. D'ailleurs, rien qu'en évoquant son nom, on est déjà ravi d'en prendre part. Après cet événement, l'étoile meurt mais son manteau gazeux encore rayonnant persiste et dérive dans le cosmos. Il terminera sa vie pêle-mêle dans un lieu bien trop banal et perdra la dernière trace embaumante qu'il contenait. Heureusement, d'autres étoiles naissent, existent et se déplacent. Vous pouvez en observer filer lorsque vous vous trouvez dans les vergers, de jour comme de nuit, si vous êtes patient.

l'âge d'encre



↑
Ester de Jong Gonçalves

Le salsifis

Jeevan Nydegger & Pierre Dupuis

Si un jour on laisse notre esprit serpenter aux alentours d'un étal, la scorsone saurait cultiver notre intérêt.

Entre carotte et bâton, cet allongé radis noir prépubère n'a pas la courbure aristocratique de la caroube, à vrai dire, le pauvre semble souffrir d'une scoliose. La pitié nous pousse alors à prendre à parti le salsifis.

De l'extérieur, le salsifis se fit au sale, il marquera d'ailleurs notre main d'un souvenir de terre. De sulfites le salsifis est cafit. Lorsqu'il est frais, ses feuilles et ses fleurs, semblables à des sylphes, rendent ce gingembre occidental sensiblement sympathique.

Embranché dans la terre, cette extrémité enfouie de l'arbre donne une cassure nette, que même la colle qui s'en échappe alors, d'abord d'un blanc immaculé, puis rapidement souillé par la rouille, ne peut réparer.

De par ses légumes médicinaux, ce véritable colon de terre vous éloignera de votre cancer.

Si le salsifis a suscité chez vous l'envie d'en déguster, la suite de ce poème saura vous satisfaire.

Il suffit de :

Passer les salsifis sous un filet d'eau froide
Découper ces derniers en rondelles bien nettes
Les mélanger ensuite dans une persillade
Et finir par y ajouter un peu de mimolette
Mettre quelques minutes au four les salsifis
Puis les servir dans un beau plat et ça suffit.

Le ressort

Dorine Walther & Mathilde Peruzzo

Le ressort a en commun avec le tire-bouchon sa forme en spirale métallique, mais leur rigidité différente les pousse vers des mouvements opposés. Les stylos à bille sont de son ressort ; il fait rentrer et ressortir leur pointe encrée.

Un effort est nécessaire pour presser un ressort ; il résiste, se tord face à notre force qui lui impose une forme. Bien que notre ressenti face à son inertie supposée ne lui fasse aucun tort, la pression que nous lui imposons crée en lui un sentiment insoupçonné de révolte. Cet objet ne se laisse pas faire, retors, il ne cesse de s'opposer à notre volonté, pourtant de fer.

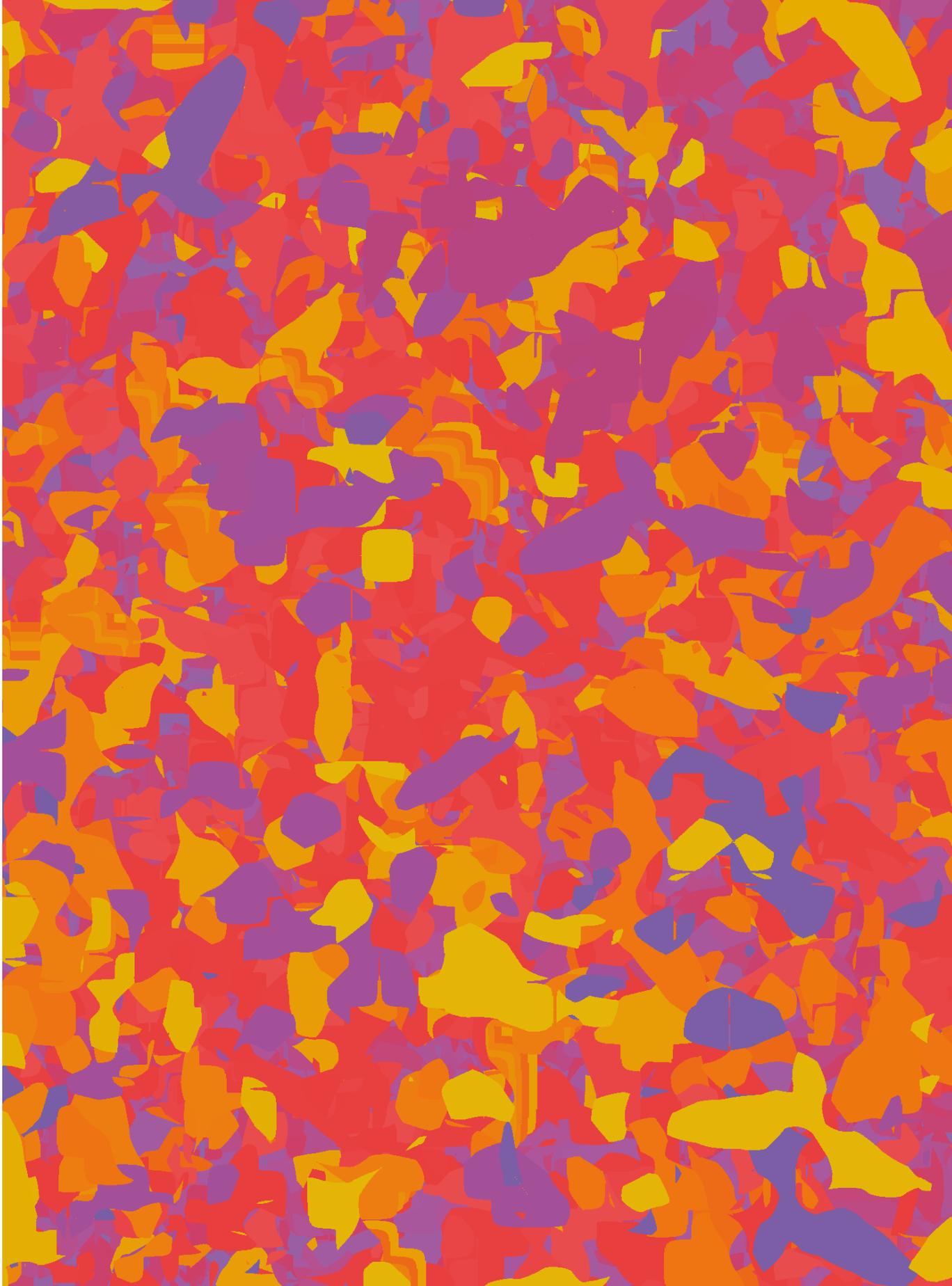
Finalement, après un travail acharné contre cet objet somme toute capricieux, il se recroqueville, calé par la force de nos doigts, prêt à jaillir. Après avoir accumulé assez d'énergie pour prendre son essor, il doit finalement, en dernier ressort, être lâché.

Il se détend alors, s'étire, et file hors du champ de notre vision.



↑
Irène Vallélian

Lydia Sahle
↓





Miranda Lemofouet

Quatrième de couverture

De l'écriture de création au Gymnase
Marc Desplos

Cette chronique a initialement été rédigée pour le site <https://www.voielivres.ch/>, site de réflexion autour de l'écriture créatrice dans l'institution scolaire, et publiée en ligne le 10 mai 2021.

Point de doute. A le découvrir lors de son éclosion - après une couaison attentionnée de quelque six à sept mois - dans son (ancien) écrin, étrangement carré et coloré, affichant une teinte flashy qui ferait pâlir le plus flamboyant des œufs de Pâques, on se dit que, oui, il est beau et que tous ces efforts, précédant sa venue au monde, en valaient largement la peine. Ce joyau, ce nouveau-né prématuré, c'est le nouveau numéro de l'âge d'encre, revue littéraire et culturelle du Gymnase Auguste Piccard. Le vingtième pour ainsi dire, dernier né d'une fratrie apparue en 2002, et que ses actuels parents d'adoption, Denise Zaru et moi-même, découvrons toujours avec une certaine émotion, même si cela nous agace foncièrement de tomber, en le feuilletant lors de son irruption, au hasard et en toute décontraction, sur une petite coquille restée coincée, là, entre nos dents, malgré tout le soin de nos re-mâchages méticuleux. Vilain poussin !

Et pourtant... faudrait-il filer la métaphore jusqu'à dire que l'accouchement s'est fait dans la douleur ? Non, ce serait trop grossier et pour le moins injuste envers le petit animal. Mais... (car il y a toujours des mais, hélas.)

Tout part d'une conviction. L'écriture et la création sont des biens nécessaires, ou plutôt *essentiels* (tiens, ce mot résonne soudainement d'une manière nouvelle dans le contexte actuel où le débat fait rage sur ce qui relève justement de l'essentiel ou non), que l'École se doit d'encourager. Mais le programme, mais la dissertation, mais les analyses de texte, mais ... Oui, il y a tout cela, et le temps dévolu à la création, hélas, se réduit comme peau de chagrin. Œuvre qui figure au programme, par ailleurs, et qu'il faut lire. Balzac, p.82, lignes 7 à 89. Allez, prenez vos cahiers, ne perdez pas de temps, numérotez, et hop au travail ! Car oui, l'école, d'abord, c'est sérieux. La vie, d'ailleurs, c'est sérieux. Et la création, on sait bien que cela ne l'est pas. Des artistes... Oui, mais à l'étude, ou comme passe-temps. N'est pas Baudelaire qui veut. Hein ? Baudelaire ?

Alors oui, faire écrire «librement dans la contrainte», au Gymnase relève d'une certaine gageure ou d'un certain volontarisme. Il faut lutter contre le système et l'institution qui n'encouragent pas véritablement ce type d'activité, jugée hâtivement secondaire, car très peu pragmatique - au contraire de l'informatique (chic!) - ne servant à rien (on le sait... «l'art pour l'art», la préface de Maupin, cela s'enseigne plutôt que cela ne se pratique). Il faut lutter ensuite contre sa propre inertie ou flemmardise. Le programme est là, il faut bien s'y astreindre. Il y a des priorités, des examens, un cursus et un corpus. Pourquoi faire plus? Et comment? Mieux vaut baisser les bras que faire vibrer les mains. Et lutter, en fin de compte, contre des élèves qui, de toute manière, n'aiment plus lire, ni écrire. On le sait. Ces sales jeunes... toujours sur leur smartphone à chatter passivement dans une atmosphère grégaire.

La création, ou l'écriture créative, devient ainsi objet de lutte. Et ça tombe bien puisque le désir, dit-on, se nourrit de l'obstacle. Vraiment?

Un des obstacles les plus tenaces me semble être le manque d'habitude que nos élèves ont d'écrire «librement». Cela ne se pratique plus tellement. Au collège, bien souvent, on remplit des fiches, des cahiers, on lit des extraits de livres, on analyse, mais le temps dévolu à

l'écriture de création semble quasi inexistant. Idem au Gymnase. La priorité est largement donnée aux exercices directement en lien avec l'examen: l'analyse de texte et la dissertation. A cela s'ajoute des lectures, de l'histoire littéraire. Grosso modo, c'est tout. Dès lors, l'écriture de création s'inscrit toujours pour les élèves comme une parenthèse surprenante, joyeuse pour certain-e-s, éminemment douloureuse pour d'autres. L'enseignant arrive dans la classe (a-t-il mal préparé son cours ce matin; ou a-t-il été soudainement transcendé par une idée lumineuse, doucement susurrée au réveil par la muse Érato?) et propose une contrainte, rapidement piquée à Queneau (du type, lipogramme: écrire un texte sans la voyelle «a») en ajoutant cette glorieuse consigne digne d'une double injonction: «surtout soyez spontanés, soyez créatifs». Certains élèves, inspirés de leur côté par une muse plus contemporaine (Booba ou Lana del Rey?), se précipitent sur l'exercice, avides. Enfin du nouveau! Ils écrivent et plongent avec aisance dans leur univers intime pendant 45 minutes, brandissant à la fin de l'heure une page noircie, dépositaire de leur âme. D'autres se morfondent. Que dire? Pourquoi doit-on faire cela? Est-ce qu'il y aura une note? Monsieur, on est obligés? Puis, ils écrivent, sur le fait qu'ils ne savent pas quoi écrire, mais que - magie de l'écriture autotélique! - cela même leur fait écrire, et que la page qui était blanche soudai-

nement ne l'est plus. Ça sonne. C'est terminé. L'enseignant ramasse les copies. Il ne les rendra plus, et il ne sera plus question de travail de création durant les trois années à venir. Fin de l'exercice.

Oui, les élèves ont pris l'habitude, que nous leur avons évidemment léguée depuis tout petits déjà, de bien différencier ce qui est utile (à savoir, évalué), de ce qui est gratuit, et donc inutile (car non-évalué). Faut-il donc contraindre les élèves à écrire librement? Et les soumettre volontairement à une évaluation imposée?

Non, il existe une autre possibilité. Celle de ritualiser l'écriture créative. Que celle-ci devienne à son tour une sorte d'habitude, d'encrage. Car il n'est pas vrai que les élèves n'aiment plus écrire. Simplement, ils ne savent pas faire. Et le plaisir ne peut que s'ajouter à une certaine pratique. Si on ne sait pas, on souffre, on est empêché, on doute de soi et de ses capacités.

Mais force est d'admettre que cette ritualisation exigerait un temps dont nous ne disposons pas pleinement, en tant qu'enseignants au Gymnase, ou qu'il nous faut pour le moins «arracher» à d'autres perspectives d'enseignement établies comme prioritaires par le Plan d'étude. C'est ce qu'on pratique, mais il serait bienvenu (appel militant!?) que le français puisse disposer, lui aussi, d'une option complémentaire, comme d'autres disciplines, afin de

laisser une place digne de ce nom à l'écriture créative, et pourquoi pas, au théâtre. Oui, pourquoi pas? Peut-être parce que cela exige une certaine vision politique qui manque cruellement actuellement, ou qui se centre essentiellement sur le «retard pris ces dernières années dans le virage informatique» (sic!).

Pour revenir plus spécifiquement à notre revue, un autre obstacle apparaît, peut-être plus surprenant celui-ci. Le manque de lecteurs. C'est certes noble de publier une revue, encore faut-il que celle-ci s'adresse à quelqu'un et qu'elle soit lue. Or les élèves, nos gymnasiens entonnent, à nouveau, la même ritournelle. Ils ont déjà tellement à lire pour l'école, puis les vocabulaires d'allemand à apprendre hebdomadairement, puis leurs diverses activités extra-scolaires, puis les réseaux sociaux. Alors, oui, à nouveau, lire, pour le seul plaisir de lire devient un véritable luxe, ou une véritable plaie. Certains l'avouent, sans vergogne. Ils ne lisent plus. Rien. Ils n'en ont plus le temps et, au fond, plus l'envie. Mais à nouveau, l'envie et le plaisir ne peuvent que surgir avec une certaine pratique. Combien d'élèves qui disent ne pas aimer lire, qui affichent ostensiblement leur «effroi» ou l'anticipation de leur ennui devant l'annonce de la prochaine lecture qui sera faite en classe, modifient ensuite leur regard une fois qu'on les accompagne dans celle-ci, qu'on leur ouvre les yeux, et qu'ils voient, peut-être, ce qu'ils

pensaient ne jamais voir, à travers ces mots, posés là, en toute simplicité sur la page de leur livre ouvert.

D'autres lecteurs qui rechignent eux aussi, mais avec plus de forme et de discrétion, ce sont les enseignants eux-mêmes. Eux, aussi, ont déjà tellement à lire, à relire, à faire, à corriger, à planifier. Alors s'encombrer d'une revue... littéraire et artistique qui plus est. Bref.

A cela s'ajoute la question du prix. Jusqu'à présent nous passions par un éditeur artisan du Flon. Le prix de parution pour chaque exemplaire revenait à quelque 12 francs. C'était trop. Sur 250 exemplaires, la quasi moitié restait invendue. L'institution offre alors un subside, permettant de vendre à prix réduit (ou au rabais?) la revue: 10 francs pour les enseignants, 5 francs pour les élèves. Soit un demi-kebab. C'est toujours trop. Les élèves se plaignent. Quoi une thune pour ce truc? C'est pas gratuit!? Mais Monsieur, j'ai pas d'argent, moi. Je dois manger à midi. Drôle de génération pour laquelle le moindre effort devrait être rémunéré (certains trouvent qu'on devrait les payer pour étudier, c'est vrai vous êtes payé vous!), alors que toute acquisition devrait, elle, être gratuite. Logique implacable. On peut télécharger, streamer, etc. Acheter une revue. Impossible. Seuls quelques *happy few* résistent encore, et viennent presque honteusement à la fin du cours, vers le pupitre,

demandeur un exemplaire et glisser une pièce. Gargouillement.

En ce qui concerne les collègues, il a fallu accepter de glisser en catimini la revue dans toutes les boîtes aux lettres, avec une petite notice nous excusant à demi-mot de la violence d'un tel geste, incitateur, et la possibilité de nous retourner, bien sûr, la revue gratuitement. Aucune obligation d'achat. Mais un soutien pour le travail créatif de nos élèves serait bienvenu et valorisant pour eux, vous savez. Un tiers des exemplaires nous revient. Les autres sont achetés. Pour quels motifs? Entre véritable plaisir, culpabilité, et élan de solidarité, difficile de toujours faire la part des choses. Mais passons.

Dès lors la question se pose. Faut-il aller vers la gratuité? Comment? Confinement oblige, la revue a été virtualisée pour la première fois, l'année passée, en 2020. Pas de publication papier, pas de vernissage, pas de soirée culturelle. Un blog, avec la revue en ligne. C'est gratuit, c'est bien. Qui l'a lu? On ne sait. Quelques témoignages épars et allusifs de collègues fidèles (oui, il y en a) ou simplement bienveillants. Hey, vachement bien le site! C'est tout. Mais c'est déjà pas mal.

Faut-il dès lors rejoindre le flow de la virtualisation? Faut-il au contraire faire du livre et de sa parution papier un acte de résistance? Passerons-nous pour des passésistes? Est-

ce l'objet qui compte ou le contenu? Est-ce qu'on désire que les élèves lisent ou qu'ils perçoivent dans l'objet-livre un certain intérêt. Sommes-nous, au fond, encore du même monde? Autant de questions sans réponse. Et pour cette année, une solution consensuelle et bien helvétique a été prise, celle du moitié-moitié. La revue paraîtra en ligne et sur papier. Verra bien.

Voilà en quelques mots, l'envers du décor, le quatrième de couverture, de cette revue. Et pourtant, si tous ces obstacles contiennent bien quelque chose de décourageant, chaque année nous remettons l'ouvrage sur le métier. Simple masochisme? Non, évidemment. Il y a quelques motifs de réjouissance. Peu nombreux, mais suffisamment intenses pour nous donner l'énergie de continuer.

D'abord, la présence d'un comité d'élèves. A chaque rentrée, c'est l'estomac noué que je descends les trois étages de l'établissement pour me diriger dans le séminaire de la bibliothèque qui accueille nos rencontres. Y aura-t-il cette année assez d'élèves pour former le comité? Est-ce que cette revue littéraire et artistique peut encore attirer et intéresser des jeunes gens, pas sérieux, de 17 ans? Est-ce vraiment possible? Et chaque fois, ils sont là. Huit, dix élèves qui seront fidèles à chacun des sept à huit rendez-vous pour proposer les contraintes de notre concours

littéraire annuel et débattre de la qualité stylistique des textes proposés, émettre un jugement, toujours bienveillant et constructif. Des élèves intelligents, curieux, qui ont des visions très singulières, qui s'expriment ici en toute liberté et qui apprennent, de manière quasi ludique, à renforcer leur esprit critique, à passer de j'aime pas trop, à ce texte me semble intéressant parce que... mais... Des élèves attachants, en somme, qui redonnent pleinement du sens à notre démarche.

Il y a aussi les retours positifs de nos collègues. Certains ont activement collaboré à la revue. Ils ont fait écrire leurs élèves en classe, les ont encouragés à persévérer, ont relu leur texte, les ont corrigés, etc. – parfois en donnant comme punition pédagogique la rédaction d'un poème, jugé après-coup excellent, à tel point que l'élève en redemande (oui, de la punition, mais aussi de la poésie). La fin justifie les moyens... Et puis ces collègues de mathématiques, d'économie, d'italien, qui nous glissent, entre deux bouchées de sandwich, à la pause de midi: j'ai lu le texte de Jérémy, puissant. Je ne pensais pas qu'il était capable d'écrire ça.

Mais il l'est. Car oui, c'est quand même la plus grande source de joie. Celle de découvrir la production de cet élève, qui ne pipait pas mot en classe, venir vers nous fébrilement avec sa feuille pour nous dire, j'ai écrit ça pour la revue. Je ne sais pas

ce que ça vaut. Parfois, c'est fragile, maladroit. Mais il y a quelque chose. Alors, on reprend ensemble. On trace, on biffe, on échange un mot contre un autre. Et à la fin, on se dit, ouais, c'est pas mal. C'est même pas mal du tout, voire carrément bien. Alors on publie, et on offre la revue, cette belle revue carrée et colorée à ce nouveau collaborateur, qui l'est presque devenu à l'insu de son plein gré, mais qui est fier, et heureux, l'espace d'un instant.

Alors, oui, le désir se nourrit bien de l'obstacle. Et on rempile pour une année supplémentaire! Vivement l'édition 2021!

N.B. Cette revue peut être commandée directement à agedencre@gmail.com ou être consultée sur le site qui accueille le blog culturel et la revue du Gymnase. <https://www.leblogdugap.ch/>

Ce texte a surtout mis en évidence la question de l'écriture de création, mais la revue contient également de nombreuses et magnifiques illustrations d'élèves issues pour la plupart des travaux effectués lors des cours d'arts visuels. Je tiens ainsi à remercier l'ensemble des enseignant.e.s d'arts visuels, et plus particulièrement l'artiste et enseignant Claude Augsburgers qui est également un des initiateurs de cette revue et qui y a collaboré activement durant de nombreuses années, notamment pour sa mise en page et le choix des images, ainsi que Julie

Petter, qui lui succède avec brio et s'occupe de la mise en ligne de cette revue, du blog culturel depuis 2020, et du renouvellement du design de la revue.

Sinon, je tiens à remercier au passage l'actuel comité d'élèves (magnifique!), Denise Zaru, enseignante de français avec laquelle je collabore au comité et dont les suggestions et relectures sont on ne peut plus précieuses; Nicole Gaillard qui, à présent à la retraite, a initié en 2002 cette revue avec un dévouement sans faille; notre Doyen Olivier Blanc qui participe activement à la parution de celle-ci; et notre imprimeur <https://www.angecreations.ch/> qui a fait un travail remarquable.

Enfin, je tiens à remercier l'ensemble de nos collègues (notamment la file de français), et peut-être une dédicace particulière à Vincenzo Di Marco, qui nous fournit un nombre considérable de textes, de même que la Direction -in corpore- qui soutient le projet, financièrement et institutionnellement.

Last but not least, un remerciement à nos aimables bibliothécaires, Martine Gambazzi et Isabelle Roy, qui nous accueillent chaleureusement dans leur antre lors des séances du comité.



Comité de rédaction

Emma Burnand, Olivia Burnand, Basil Donnet, Sophie Gorbachov, Abasse Lévêque, Jonas Montenero, Marilou Nicaty, Morgane Rey, Magnus Vogel, Denise Zaru, Marc Desplos

Enseignants arts visuels

Lorna Bornand, Anne Peverelli, Claude Augsburgger, Julie Petter

Visuel

Julie Petter



Alexandra Soares Pinho